

Delisle (L.)

Contents:—

Sydney C. Cockerell
Richmond Surrey
May 1906.

Sir Sydney Cockerell's copies

6 items in 1 vol

Monsieur S. C. Cockerell
Souvenir de l'auteur
P. Durrieu

L'ORIGINE DU MANUSCRIT CÉLÈBRE DIT LE PSAUTIER D'UTRECHT

PAR

PAUL DURRIEU

(Extrait des *Mélanges Julien Havet*, pp. 639-657.)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1895

L'ORIGINE

DU MANUSCRIT CÉLÈBRE

DIT

LE PSAUTIER D'UTRECHT

PAR

PAUL DURRIEU

(Extrait des *Mélanges Julien Havet,* pp. 639-657.)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1895

L'ORIGINE DU MANUSCRIT CÉLÈBRE

DIT LE *PSAUTIER D'UTRECHT*

Il n'est peut-être pas de manuscrit renommé qui ait été l'objet d'autant de discussions et qui ait, à un plus haut degré, mis à l'épreuve la sagacité des érudits spéciaux, que le fameux psautier en latin, orné de dessins, conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de l'université d'Utrecht, et connu universellement pour cette raison sous le nom de *Psautier d'Utrecht.*

Ce que l'on pourrait appeller « la question du Psautier d'Utrecht » a donné naissance à toute une série d'écrits. Les savants anglais, surtout, et parmi eux les plus autorisés, tels que M. E.-M. Thompson, l'éminent directeur actuel du Musée britannique, son prédécesseur M. Bond, Westwood l'auteur de la *Palæographia sacra pictoria* et du grand ouvrage sur les manuscrits anglo-saxons, s'en sont longuement occupés. L'un d'eux, M. Walter de Gray Birch, n'a pas consacré au manuscrit moins d'un volume entier de plus de 300 pages [1].

1. Walter de Gray Birch, *The History, Art and Palæography of the manuscript styled The Utrecht Psalter* (Londres, 1876, in-8°). — On trouvera dans ce livre l'indication de tous les ouvrages antérieurs où il est question du Psautier d'Utrecht. Parmi eux on peut citer un travail en hollandais du baron van Westreenen van Tiellandt, paru en 1833 dans l'*Archief voor kerkelijke Geschiedenis,* et surtout les rapports imprimés en 1874 : *Reports addressed to the Trustees of the British Museum on the Age of the ms., by* E. A. Bond,

D'autre part, il se présente cette bonne fortune que le Psautier d'Utrecht peut être étudié même de loin, sans qu'il y ait véritablement besoin d'être en face du volume, et cela, pour employer une expression de M. Delisle, « avec une entière confiance [1] ».

En effet, en 1875, le manuscrit a été totalement reproduit en fac-similé par un procédé dérivant de la photographie. Comme il s'agit d'un volume orné de dessins au trait, genre d'illustrations susceptibles de venir sur un cliché aussi bien que le texte même, cette reproduction, due à la société paléographique de Londres, donne l'image parfaite de l'original [2]. Il y a cependant cette petite différence que, dans le manuscrit, se trouve en tête une lettre ornée coloriée, que d'un autre côté, les titres sont en or ou en rouge et les initiales des versets en rouge, toutes particularités que la photographie ne peut rendre. Mais à cet égard nous pouvons précisément rencontrer le complément d'informations voulu dans une planche du grand ouvrage de Westwood sur les manuscrits anglo-saxons, laquelle est tirée en couleurs. Sur cette planche nous voyons comment la lettre initiale est peinte en or bordé de rouge avec un peu de bleu à l'entour des linéaments, et de quelle façon les mots tracés en or ou en rouge tranchent sur le noir du texte courant [3]. Ainsi, on peut le dire, le Psautier d'Utrecht, jusque dans ses moindres particularités, est mis à la portée de l'examen de tous les travailleurs.

E.-M. Thompson, *Rev.* H. O. Coxe, *Rev.* S. S. Lewis, *Sir* M. Digby Wyatt, *Professor* Westwood, F. H. Dickinson, *and Professor* Swainson (avec préface du doyen de Westminster, A. Penrhyn Stanley).

1. « Le psautier de l'université d'Utrecht vient d'être, au Musée Britannique, l'objet d'une publication peu coûteuse, dans laquelle on peut étudier avec une entière confiance l'un des plus curieux monuments de la calligraphie et du dessin au VIIIe ou au IXe siècle. » (L. Delisle, *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius, appartenant à M. Jules Desnoyers,* Paris, 1875, in-4°.)

2. *Latin Psalter in the University Library of Utrecht....* photographed and produced in fac-simile by the permanent autotype process of Spencer, Sawyer, Bird and C° (London, [1873,] in-4°).

3. Westwood, *Miniatures and ornaments of Anglo-Saxon and Irish Manuscripts,* Londres, 1868 (gr. in-f°), planche 29.

Dans ces conditions, il n'est pas nécessaire de s'arrêter à une description détaillée. Je rappellerai brièvement que le Psautier d'Utrecht est un volume de format analogue au petit in-folio, tendant plutôt au carré, mesurant 13 pouces anglais sur 10, soit 330 millimètres de haut sur 260 de large. Il compte 108 feuillets, disposés par cahiers de 8. Il renferme la version du Psautier dit *Psautier Gallican* suivi des cantiques et des hymnes, du *Te Deum,* du *Gloria,* du *Pater noster,* du Symbole des apôtres et de celui de saint Athanase [1].

Le texte est disposé sur trois colonnes. Les titres et incipit sont en onciales. La forme de l'onciale est également adoptée pour la lettre initiale de chaque verset, qui est rejetée en saillie, sur la gauche de l'aplomb de la colonne. Tout le reste est écrit en capitales rustiques. De place en place, en 166 endroits, le texte est interrompu par de grands espaces réservés remplis par autant de compositions symboliques, généralement compliquées, avec beaucoup de petites figures, tracées librement à la plume en encre brune tournant souvent au bistre. Ces compositions forment une série très importante pour l'histoire de l'art, qui a été notamment étudiée avec un soin particulier par M. Springer [2]. Elles reproduisent un cycle qui a joui, jusqu'au début du XIIIe siècle au moins, d'une vogue particulière en Angleterre, car on le retrouve dans plusieurs manuscrits célèbres de ce pays, tels que le psautier du Musée britannique, Harley n° 603, le psautier d'Eadwin, à la bibliothèque de Trinity College à Cambridge, lequel a été exécuté très vraisemblablement à Canterbury, dans l'abbaye de Christ Church, aux environs de l'an 1120 [2], enfin le superbe psautier triple de notre Bibliothèque nationale, ms. latin 8846.

1. A la fin du volume ont été reliés douze feuillets, provenant d'un manuscrit tout différent, et dont nous n'avons pas à nous occuper ici. (Voir Samuel Berger, *Histoire de la Vulgate* (Paris, 1883, in-8°), p. 38.)

2. *Die Psalter-Illustrationen im früheren Mittelalter* (mémoire publié par l'Académie royale de Saxe, à Leipzig; *Abhandlungen,* VIII (1881), gr. in-8°).

3. Samuel Berger, *La Bible française au moyen âge* (Paris, 1884, in-8°), p. 2.

Le Psautier d'Utrecht paraît s'être trouvé en Angleterre, de très ancienne date. On a pensé qu'il devait avoir été conservé à Canterbury et qu'il a pu y être pris comme modèle, au XIIe siècle, lors de l'exécution du psautier d'Eadwin, dont nous parlions plus haut. Ce qui est certain, c'est qu'il fut recueilli au XVIIe siècle, avant 1621, par Sir Robert Cotton, et incorporé par Cotton dans sa prodigieuse réunion de manuscrits sous la cote CLAUDIUS C. VII. Le psautier aurait dû régulièrement suivre le sort de toute la collection Cottonienne et par conséquent devrait être aujourd'hui au Musée britannique, à condition de ne pas avoir péri dans l'incendie de 1731. Mais, en 1674, le manuscrit était déjà sorti de la collection, sans qu'on n'ait jamais su comment. Il réapparut en Hollande, dans les mains d'un M. de Ridder. Celui-ci l'offrit en 1718 à l'Université d'Utrecht et fixa ainsi désormais le sort du volume qui n'a plus quitté Utrecht.

Il serait trop long d'énumérer toutes les opinions qui se sont fait jour au sujet de l'âge véritable et de l'origine locale du Psautier d'Utrecht. M. Walter de Gray Birch, dans son ouvrage spécial, en a donné un tableau véritablement amusant [1], où la date proposée varie dans les limites de six cents ans, du IVe au IXe siècle.

Une note écrite sur la garde du volume même, du temps où il était dans la bibliothèque de Cotton, veut le faire remonter jusqu'à l'empereur Valentinien. Certains auteurs pensent qu'il date de l'époque du pape Saint Grégoire le Grand (590-604), ou qu'il a dû être exécuté à Alexandrie, avant la prise de la ville par les Arabes en 638. Pour expliquer sa venue en Angleterre, on a forgé de toutes pièces un petit roman historique. Le volume aurait été apporté de l'autre côté de la Manche par la reine Bertha, fille de Caribert, mariée à Ethelbert, roi de Kent [2]. Il est tel érudit qui, dérouté par l'aspect du manuscrit, a hésité successivement entre le VIe et le IXe siècle. Jadis c'était pour le VIe siècle que se prononçait la majorité avec Haenel et le baron

1. *The History... of the Utrecht Psalter*, p. 310-314.
2. Walter de Gray Birch, *op. cit.*, p. 89.

Van Westreenen. Depuis lors, les maîtres en ces matières en ont rabattu de ces prétentions à une trop haute antiquité. M. L. Delisle, M. Bond, M. Thompson, M. Springer sont d'accord pour ramener l'âge du psautier d'Utrecht seulement au VIIIe siècle, ou plus probablement même au IXe.

Quant à la contrée où le manuscrit a pu être exécuté, après avoir songé, comme nous venons de le dire, à l'Orient et à Alexandrie, on s'est généralement, en fin de compte, arrêté à l'idée de l'Angleterre même. Westwood a rangé le Psautier d'Utrecht parmi les manuscrits anglo-saxons et c'est cette qualification que l'on voit le plus souvent admise aujourd'hui, jusque dans les ouvrages les plus récents et les mieux faits. Empressons-nous d'ajouter toutefois que sur ce point encore, avec leur haute expérience, M. Delisle et M. Thompson ne se sont pas laissés entraîner et qu'ils ont été plutôt frappés, ainsi qu'on le verra plus bas, de certaines analogies avec des manuscrits venant de la France carolingienne.

En somme, on en est resté toujours aux hypothèses et rien de définitif jusqu'ici n'est venu résoudre la question du Psautier d'Utrecht. N'est-il pas possible de trouver une solution?

Si l'on rejette, comme le veut la saine critique, tout ce qui n'est, soit que pures légendes, soit que suppositions plus ou moins ingénieuses, on se trouve en réalité dénué de tout élément extérieur pouvant servir de première indication. Ni mention de possesseurs primitifs sur le volume, ni souvenirs conservés par des auteurs anciens, ni inscriptions, comme il arrive parfois, dans de vieux catalogues; rien n'est là pour nous guider. C'est seulement dans l'examen scientifique du manuscrit même que l'on peut espérer trouver un fil conducteur.

D'abord, que penser, et de l'opinion qui rattachait encore le Psautier d'Utrecht à l'époque antique, et de celle, aujourd'hui courante, qui en fait un manuscrit anglo-saxon?

Sur le premier point, il n'est plus nécessaire de discuter beaucoup, après que des juges comme M. Delisle et M. Thompson ont estimé que le volume ne pouvait pas

être antérieur au VIII[e] siècle au plus tôt. Le texte, il est vrai, est écrit uniquement en onciales et en capitales, ce qui passe pour être un caractère de manuscrits très anciens. Mais cette particularité se trouve également dans des volumes qui n'ont été certainement exécutés qu'au IX[e] siècle, sous les Carolingiens. Elle ne prouve rien par elle-même. On a relevé, d'autre part, dans les dessins, des détails où l'on croit voir percer encore l'esprit de l'antiquité classique, ou du moins gréco-byzantine. Ces détails seraient plus sensibles encore qu'ils ne fourniraient pas un argument. Ne sait-on pas, en effet, que, toujours sous les Carolingiens, on a plusieurs fois copié des illustrations de volumes antiques en sachant en conserver le sentiment avec une fidélité relativement très grande? Qu'il suffise de rappeler les fameux trois manuscrits de Térence du Vatican, de la Bibliothèque nationale et de l'Ambrosienne.

Quant à la théorie qui range le psautier d'Utrecht parmi les manuscrits anglo-saxons, la faveur dont elle a joui et dont elle jouit encore me paraît, je l'avoue, bien peu compréhensible.

Tous les manuscrits véritablement irlandais ou anglo-saxons, de la grande époque, ces merveilleux volumes auxquels on donne les noms de *Book of Kells, Book of Lindisfarne*, Évangiles de saint Chad, de Mac-Regol, ou encore les Évangiles de Stockholm, ceux de Saint-Pétersbourg (jadis à Saint-Germain-des-Prés) se distinguent, sans parler de particularités paléographiques bien connues, par une extrême originalité d'aspect qui frappe vivement à première vue. Or, il n'y a rien de cette saveur spéciale, pas même au plus mince degré, dans le Psautier d'Utrecht, manuscrit d'apparence toute classique dans la régularité correcte de son écriture.

On a allégué aussi la seule lettre initiale ornée du volume, un grand B qui ouvre le premier psaume « Beatus vir ». La forme de ce B, rappelant un peu dans sa silhouette un point d'interrogation renversé ¿, est anglo-saxonne, a-t-on dit. D'accord pour l'origine très lointaine. Mais les grandes lettrines anglo-saxonnes ont passé sur le continent, tout le

monde le sait; elles ont été adoptées par la calligraphie franque à l'époque carolingienne. Seulement, dans cette adoption, il y a eu des degrés plus ou moins accentués d'appropriation. Tout en conservant le principe, certaines de nos écoles franques de calligraphie au IX[e] siècle en ont modifié le détail. Elles se sont éloignées de la fantaisie charmante du modèle pour adopter des formes plus symétriques, plus assagies en quelque sorte, où, par exemple, les caractères se terminent par des crosses et des volutes disposées régulièrement, cerclées de listels d'une épaisseur bien égale, et tracées avec une application presque mécanique.

Or la lettrine initiale du Psautier d'Utrecht, dont on trouvera plus loin une reproduction, montre-t-elle la libre originalité de la calligraphie anglo-saxonne? Nullement; on ne peut y reconnaître qu'une de ces imitations modifiées dans le sens que j'indiquais, c'est-à-dire une lettre ornée carolingienne. Cette constatation, d'ailleurs, n'est pas nouvelle; les éminents savants du Musée britannique, M. Bond et M. Thompson, l'ont faite avant moi. « Cette lettre, a dit notamment M. Thompson, appartient à la catégorie qui se trouve dans les manuscrits carolingiens du IX[e] siècle, bien que plutôt plus simple de forme [1]. »

Reste le style du dessin dans les illustrations. Ce style est très caractéristique. Le trait y est vivement jeté comme dans une esquisse. Il semble que la plume y ait été maniée à petits coups pressés, en descendant obliquement, presque toujours dans le sens naturel à la main, c'est-à-dire de droite à gauche. Il en résulte que les draperies prennent une apparence étriquée et comme mouillée, et surtout qu'elles semblent en quelque sorte emportées par un violent courant d'air qui se dirigerait de haut en bas, en diagonale. Ce même mouvement fouetté se fait sentir aussi dans toutes les autres parties du dessin, sur le corps même des personnages, sur les arbres et jusque sur les traits figurant les plans du terrain.

1. « [The letter] belongs to the class which is found in Carlovingian manuscripts of the ninth century, though rather simpler in form. »

On retrouve un système de dessin qui paraît à peu près du même genre dans des manuscrits qui ont été certainement exécutés en Angleterre, et parmi lesquels on veut ranger même un vrai pastiche du Psautier d'Utrecht, le ms. Harley 603 du Musée britannique [1]. Les partisans de la théorie de l'origine anglaise pour le manuscrit d'Utrecht n'ont pas manqué de triompher du fait comme d'un puissant argument. On doit faire remarquer que les manuscrits en question appartiennent à une période déjà sensiblement moins ancienne que la date même la plus récente à laquelle on ait songé pour le Psautier d'Utrecht, à la fin du xe siècle tout au plus, et plus sûrement au xie siècle [2]. Dans les purs manuscrits anglo-saxons, j'entends ceux de la haute et belle époque, le caractère du dessin est tout différent, montrant au lieu de cette vivacité d'esquisse et de ce caractère étriqué et fouetté, un travail au contraire très posé, très patient, exécuté avec une régularité de main en quelque sorte calligraphique.

Un critique d'art à l'œil exercé dirait aussi, après examen, qu'entre les dessins du Psautier d'Utrecht et ceux des manuscrits anglais du xie siècle la ressemblance est plutôt apparente que réelle, et qu'au fond, dans le principe et dans le sentiment, il y a de sérieuses divergences. Mais, sans même entrer dans ces détails, il est évident que l'argument à tirer des susdits manuscrits anglais n'aurait de valeur qu'autant qu'il serait prouvé qu'on n'a jamais dessiné d'une façon approchante, dans d'autres pays et à d'autres époques. Cet argument tomberait si nous retrouvions ailleurs encore des images empreintes d'un style analogue. C'est précisément ce qui a lieu. A cet égard, nous avons l'avantage de pouvoir invoquer la haute autorité de M. Delisle. M. Delisle,

1. J'indique ici l'opinion courante à propos du ms. Harley 603; mais il pourrait bien se faire que ce volume ait été exécuté sur le continent.

2. Ainsi, comme manuscrits *à dates certaines* qui contiennent des illustrations de ce style, on peut citer, au Musée britannique, le registre de l'abbaye de New Minster, écrit entre 1020 et 1030 (Stowe ms. 960), ou, dans le fond Cotton, le ms. Caligula A xv, Tableaux et traités de comput, datant d'un peu avant 1058. (Voir le Recueil de la *Palæographical Society*, série II, pl. 16, 17 [53-54] et série I, pl. 145 [41].)

en effet, a eu l'occasion de mentionner des peintures d'un manuscrit « dont, dit-il, le style rappelle assez bien celui des illustrations du fameux Psautier d'Utrecht » [1]. Or, le volume qui lui suggère à juste titre cette comparaison est étranger à l'Angleterre. C'est un manuscrit d'origine purement franque, le Sacramentaire de Drogon, évêque de Metz.

Ainsi nous pouvons, sans scrupule, faire table rase des deux opinions qui jusqu'ici avaient rallié le plus grand nombre de suffrages.

Qu'y a-t-il à tirer du manuscrit lui-même? Nous y trouvons trois éléments à utiliser : la paléographie, le style de décoration de l'unique initiale ornée, enfin les illustrations.

Paléographie. Le texte courant étant écrit en capitales rustiques ne nous offre pas de ressource. Ce genre d'écriture se retrouve identique à des siècles d'intervalle. Ce que l'on peut dire, c'est que si certains paléographes ont voulu rapprocher à cet égard le Psautier d'Utrecht de volumes très anciens, comme le Virgile du Vatican, il n'est pas moins vrai, d'autre part, qu'il ressemble aussi à des manuscrits de l'époque carolingienne; notamment, pour prendre un exemple, qu'il est rigoureusement pareil, en ce qui concerne le type des capitales rustiques, aux Évangiles d'Épernay dont nous allons parler un peu plus loin.

Restent les parties en onciales, titres, incipit et initiales des versets. L'onciale est également une écriture peu variable. Cependant, il s'y trouve une lettre qui peut présenter parfois des petits détails, bien minces assurément, mais suffisants néanmoins pour laisser percer des différences de main. Cette lettre, c'est l'A, où le trait principal sur la droite peut être plus ou moins penché, plus ou moins gros; où surtout la panse rattachée à ce trait principal peut être tracée de manières assez sensiblement divergentes. Dans le Psautier d'Utrecht, les A nous montrent, d'une façon con-

1. *Mémoire sur d'anciens Sacramentaires* (extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* t. XXXII, 1re partie), p. 102.

stante, la panse formée par deux fins petits traits droits [1], qui s'attachent à la barre principale à peu de distance l'un au-dessous de l'autre, et se réunissent à angle aigu, le trait d'en haut se prolongeant un peu pour arriver jusqu'à la ligne sur laquelle repose l'écriture, mais sans la dépasser. Cette disposition donne à l'intérieur de la panse la forme d'un triangle, ayant sa base sur la barre principale et se terminant par une pointe effilée. C'est ce que nous appellerons, pour simplifier les termes, l'A triangulaire. En dehors de l'A, on doit s'arrêter à l'I. Dans cette lettre, le trait épais qui la constitue est arrêté dans son ensemble sur la ligne de l'écriture, mais le bord extérieur de gauche est prolongé de quelques millimètres au-dessous de la ligne par un petit trait très fin, une petite tige, qui descend verticalement, sans dévier en général, ou du moins peu s'en faut, d'un côté ni de l'autre. Des petites tiges du même genre, toujours dans une direction verticale, se voient aussi sous la branche inférieure, dépassant la ligne, des F, des P et des Q. Ainsi, l'onciale du Psautier d'Utrecht aurait pour caractéristique, en quelque sorte pour formule, l'emploi constant et simultané à la fois des A triangulaires et des petites tiges verticales sous les I, les F, les P, les Q.

Je reconnais que ces observations rentrent presque dans le domaine de l'infiniment petit. Cependant, après une étude très longue et minutieuse des manuscrits antérieurs au x[e] siècle, que j'ai pu examiner sur les originaux ou d'après les reproductions photographiques [2], je crois être

1. Quelquefois l'un ou l'autre de ces traits, plutôt le supérieur, n'est pas rigoureusement droit, mais il paraît bien que ce n'est là qu'une déviation accidentelle du coup de plume mal assuré.

2. Je me réserve d'exposer, dans un mémoire particulier, tous les détails de mon enquête. Qu'il me suffise de dire ici qu'elle a porté sur tous les manuscrits anciens qui sont à la portée d'un travailleur habitant Paris, ou dont il existe des fac-similés, notamment dans les collections spéciales, telles que les planches du *Cabinet des manuscrits* de M. Delisle, les deux séries de la *Palaeographical Society*, la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain, les *Exempla codicum latinorum litteris majusculis scriptorum* de Zangemeister et Wattenbach, le *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum*, le *Recueil de Fac-Similés à l'usage de l'École des Chartes*, l'*Album paléographique* publié par la Société de l'École des Chartes, etc. On me permettra

à même d'avancer que cette formule paléographique qui apparaît dans l'onciale du Psautier d'Utrecht constitue une particularité relativement très rare [1], et spéciale à deux groupes de manuscrits nettement déterminés.

Ces deux groupes datent de l'époque carolingienne et se rattachent à deux contrées, voisines entre elles, de l'empire franc, les diocèses de Reims et de Metz.

Le groupe des manuscrits de Reims où apparaît dans l'écriture onciale notre formule de l'emploi systématique et simultané de l'A triangulaire et des petites tiges verticales, comprend d'abord trois manuscrits bien connus, et dont les rapports entre eux ont été depuis longtemps constatés : l'Évangéliaire d'Ebbon, conservé à la bibliothèque d'Épernay, et deux volumes de la Bibliothèque nationale, les Évangiles dits de Blois et de Fontainebleau (ms. latin 265) et les Évangiles dits de Loysel (ms. latin 17968).

Sur l'origine rémoise du manuscrit d'Épernay [2] nous avons

cependant d'ajouter encore que l'expérience m'a donné de constater combien on pouvait s'appuyer avec confiance sur les caractéristiques que j'établis, d'après la paléographie et le style des lettrines ornées, pour la détermination des manuscrits du groupe de Reims. Il m'est arrivé, à première vue, sur le simple aspect matériel, et sans aucune autre indication préalable, de conclure que tel manuscrit devait être de l'école rémoise du IXe siècle, et de trouver ensuite la confirmation de ce pronostic dans une lecture attentive du texte du volume. Tel est le cas pour un dictionnaire des notes tironiennes (ms. latin 8779) exposé à la Bibliothèque nationale dans une des armoires de la galerie mazarine (nº 174 de l'exposition).

1. En effet, sur l'ensemble de tous les fac-similés donnés par les grands recueils classiques cités dans la note précédente, on ne rencontre en tout et pour tout que deux exemples de cette formule paléographique de l'onciale, empruntés d'ailleurs à deux des mss. que nous citerons plus loin, le Sacramentaire de Drogon (Delisle, *Cabinet des manuscrits,* pl. XXIX) et les Évangiles d'Ebbon (*Fac-similés à l'usage de l'École des Chartes,* nº 139).

2. Sur ce ms. voir : une notice de M. Paulin Paris, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions,* 4e série, t. VI. 1878, p. 97 ; Édouard Aubert, *Manuscrit de l'abbaye de Hautvillers dit Évangéliaire d'Ébon* (Paris, 1880, extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de France,* avec planches); comte de Bastard, *Peintures et ornements des manuscrits,* pl. 119 à 122 de la nomenclature établie par M. Delisle : *Die Trierer Ada-Handschrift* (Leipzig, 1889, in-fol.), p. 93 (texte de M. Janitschek) et pl. XXXV et XXXVI ; Samuel Berger, *Histoire de la Vulgate,* p. 278.

Les passages en onciales les plus caractéristiques pour la similitude paléographique avec le Psautier d'Utrecht se trouvent, dans le ms. d'Épernay, aux fol. 16, 131, 132, 133 et 164.

des renseignements certains, grâce à une pièce de vers inscrite sur le volume même. Ces vers nous apprennent que ce livre des Évangiles en lettres d'or a été exécuté sous la direction de l'abbé du monastère d'Hautvillers au diocèse de Reims, sur l'ordre, et par conséquent du temps, de l'archevêque de Reims Ebbon, c'est-à-dire entre 816 et 845[1]. Quant aux Évangiles dits de Blois et de Loysel, rien, à la vérité, n'indique leur première provenance. Mais de frappantes ressemblances matérielles ont porté tous les spécialistes à les rattacher à la même catégorie que le manuscrit fait sur l'ordre d'Ebbon[2].

Ce commencement de groupe, déjà établi par nos prédécesseurs, doit être complété par l'adjonction d'autres manuscrits très précieux aussi, mais restés, par un oubli assez singulier, presque inconnus aux paléographes et surtout totalement ignorés des historiens de l'art[3]. Il s'agit des beaux volumes qui viennent du successeur d'Ebbon comme archevêque de Reims, l'illustre Hincmar, et qui sont conservés aujourd'hui à la bibliothèque de Reims. Dans cette série rentrent une grande BIBLE en deux tomes in-folio et un LIVRE D'ÉVANGILES écrit en lettre d'argent et d'or sur parchemin pourpre, ces trois volumes donnés par Hincmar à la cathédrale de Reims, et un autre LIVRE D'ÉVANGILES à peintures qui est aussi un cadeau d'Hincmar, mais celui-ci fait en faveur du monastère de Saint-Thierry près Reims[4].

1. Il est même plus que probable que cette date doit être réduite aux limites de 816 à 835, par suite de la destitution d'Ebbon au concile de Thionville.

2. Voir notamment : l'ouvrage du comte de Bastard, pl. 124-127 et 128-130 ; *Die Trierer Ada-Handschrift,* p. 94 ; Samuel Berger, *Histoire de la Vulgate,* p. 279.

3. Je ne trouve à citer ici, comme auteur s'étant occupé d'une manière scientifique de ce groupe de volumes, que M. Samuel Berger, *Hist. de la Vulgate,* p. 281 et 412 ; encore n'a-t-il guère parlé que de la grande Bible d'Hincmar.

4. Voici une rapide description de ces manuscrits d'Hincmar de la bibliothèque de Reims :

BIBLE D'HINCMAR (n[os] 1 et 2) — deux volumes grand in-f°, 420 mm. sur 340, 2 col. de 46 à 47 lignes ; t. I, 248 fol., dont les f[os] 1-7 du XI[e] siècle ; t. II (des Psaumes à l'Apocalypse), 200 ff. En tête de presque tous les livres de la Bible, une grande initiale ornée, dans le goût des initiales du ms. d'Ebbon,

Il est peu de manuscrits dont l'origine soit aussi certaine. Leur don par Hincmar est attesté par des inscriptions en capitales rustiques, datant de l'époque même, répétées au bas de plusieurs pages sur la Bible de la cathédrale et sur les Évangiles de Saint-Thierry : « Hincmarus archiepiscopus dedit Sanctæ Mariæ Remensi [1]. — Hincmarus abbas [2] dedit Sancto Theoderico [3]. »

Le fait que ces volumes ont été exécutés dans le diocèse de Reims sous Hincmar nous est aussi confirmé d'autre part par Flodoard. L'annaliste rémois s'étend sur les importants travaux de calligraphie entrepris aux frais de l'arche-

c'est-à-dire de pur style rémois, mais d'une exécution beaucoup moins somptueuse, simplement tracée à l'encre, avec les milieux des massifs coloriés de bleu, rouge et jaune; au tome II, f° 113-114, quatre pages de canons sous des portiques à frontons de style corinthien, d'une facture analogue à ceux des Évangiles de Saint-Thierry.

Évangiles écrits en or et argent sur parchemin pourpre (n° 145 = 136 de Haenel) — 340 mm. sur 270, 210 feuillets. Le texte en minuscule d'argent, avec des initiales en capitales romaines, les titres en or, les principaux en capitales rustiques, les secondaires en onciales. Le manuscrit est malheureusement mutilé. Il est certain qu'il comportait autrefois des folios décorés dont la trace se voit encore en tête de chacun des Évangiles. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un des frontispices, au fol. 153, contenant l'incipit de l'Évangile de saint Jean, qui est disposé au centre d'un cadre rectangulaire orné de feuillages d'or et d'argent, avec un grand I initial de beau style rémois. Sur la reliure, réduite à des ais de bois recouverts de fragments de peau, se voient des dépressions qui semblent rappeler la présence des gemmes signalées par Flodoard comme décorant autrefois l'extérieur du volume.

Évangiles de Saint-Thierry (n°s 26 et 30). — 300 mm. sur 220, 173 feuillets, les folios 1-7 du XIIIe siècle. Le texte en cursive, les titres en capitales rustiques, les incipit en onciales. Fol. 14^{b} à 20, superbes canons, sous des portiques corinthiens avec frontons sur lesquels sont placés des figures d'hommes ou d'animaux. Ces canons ressemblent absolument, en plus grand et plus beau, à ceux des Évangiles de Loysel, dont on trouvera des reproductions dans l'ouvrage de M. de Bastard (pl. 126 et 127). Le volume était jadis illustré de quatre miniatures représentant les évangélistes. Il ne reste plus que le saint Mathieu (fol. 21^{b}). Cette figure rappelle tout à fait, par le caractère et la facture, les images des Évangiles de Loysel et des Évangiles dits de Blois (De Bastard, pl. 125, 128 et 129). En tête de chaque évangile est une grande initiale, toujours du même style rémois, mais simplement tracée à l'encre.

1. *Bible d'Hincmar*, tome I, fol. 27^{b} et 28, 152^{b} et 153, 186^{b} et 187, 212^{b} et 213; tome II, fol. 17^{b}-18, 36^{b}-37.

2. En même temps qu'archevêque de Reims, Hincmar était aussi abbé de Saint-Thierry.

3. *Évangiles de Saint-Thierry*, fol. 21^{b}-22.

vêque de Reims. Il va jusqu'à décrire le livre d'Évangiles en lettres d'or et d'argent sur pourpre, revêtu alors d'une somptueuse reliure d'orfèvrerie, hélas! aujourd'hui disparue, sur laquelle Hincmar avait fait graver des vers : « Evangelium « aureis argenteisque describi fecit litteris, aureisque muni- « vit tabulis et gemmis distinxit pretiosis; his quoque ver- « sibus insignivit :

« Sancta Dei genitrix et semper Virgo Maria,
« Hincmarus presul defero dona tibi ;
« Hec pia que gessit docuit nos Christus Iesus
« Editus ex utero, casta puella, tuo [1]. »

J'ajoute que l'examen des manuscrits d'Hincmar à la bibliothèque de Reims achève de prouver que les Évangiles dits de Blois et de Loysel ont bien été légitimement rattachés au groupe rémois. La parenté de ces divers volumes entre eux est frappante. Il est impossible, notamment, de rêver ressemblance plus absolue que celle qui existe pour la décoration des canons entre les Évangiles donnés au monastère de Saint-Thierry et les Évangiles dits de Loysel [2].

Tous ces volumes de même origine rémoise, où apparaît la même formule paléographique de l'onciale, présentent

1. Flodoard, *Historiæ ecclesiæ Remensis libri quatuor*, lib. III, cap. v. — Cf. *Gallia christiana*, t. IX, col. 41.

2. Sans vouloir greffer ici une seconde question sur la première, j'ajouterai que l'étude des manuscrits d'Hincmar me paraît également fournir les plus forts arguments pour rattacher encore à l'école rémoise un autre manuscrit célèbre, sur lequel on a aussi beaucoup rêvé, sans jamais arriver à rien de précis, le fameux livre d'ÉVANGILES DITS DE CHARLEMAGNE ou « ÉVANGILES DU SACRE », en or, sur pourpre, du trésor impérial de Vienne. J'ai été le premier, je crois (voir Samuel Berger, *Histoire de la Vulgate*, p. 276), à indiquer les relations des images du manuscrit de Vienne avec celles des Évangiles dits de Blois. Mais, bien auparavant, M. de Bastard avait déjà été frappé des rapports existant entre ce même manuscrit du Trésor de Vienne et les Évangiles d'Ebbon (*Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, t. IV (1857), p. 723). Il est évident en effet, par exemple, que l'évangéliste imberbe qui est représenté, dans le ms. de Vienne, penché sur le livre qu'il écrit, la plume dans une main, l'encrier dans l'autre (*Ada-Handschrift*, pl. 20) dérive absolument du même modèle que le saint Mathieu du ms. d'Épernay. La ressemblance des initiales ornées du livre de Vienne avec celles de la Bible d'Hincmar achève de constituer un faisceau de preuves concordant à établir l'origine rémoise des prétendus Évangiles de Charlemagne.

encore une remarquable unité de style d'école pour le tracé et l'ornementation des grandes lettrines. Ces lettrines peuvent être dessinées d'une main plus ou moins ferme, elles peuvent être surtout plus ou moins luxueuses, ici toutes éclatantes d'or et de couleurs, là très modestement exécutées à l'encre, avec à peine quelques rehauts d'aquarelle. Mais ce sont toujours les mêmes principes de composition, le même genre d'agencement. Ce style pour les initiales, que l'on peut appeler le *style rémois*, est caractérisé par la manière d'orner le haut des lettrines exclusivement avec des entrelacements de listels, aux combinaisons chaque fois variées, mais toujours régulières et symétriquement balancées, et qui se terminent à l'extérieur par des espèces de crosses se répondant deux par deux [1].

J'ai dit qu'à côté du groupe de Reims la formule de l'A à panse triangulaire se retrouve dans un groupe de manuscrits venant de Metz. Le type du groupe est le SACRAMENTAIRE DE DROGON, si connu par ses peintures à petits personnages, exécuté pour Drogon, fils naturel de Charlemagne, évêque de Metz de 826 à 855 (Bibl. nat., ms. latin 9428) [2]. Il faut en rapprocher deux autres manuscrits, conservés, comme le précédent, de temps immémorial dans la cathédrale de Metz, avant d'arriver dans notre grande collection nationale, les ÉVANGILES DITS DE LOUIS LE DÉBONNAIRE (ms. latin 9388) et un livre d'ÉVANGILES en lettres d'or sur pourpre (ms. latin 9383) [3]. Entre le groupe de Metz et celui de Reims les rapports sont étroits. Ils ne se bornent pas à l'identité de la formule paléographique de l'onciale. On a encore à constater une évidente parenté pour la facture et le style de dessin entre les illustrations du Sacramentaire de Drogon et des Évangiles dits de Louis le Débon-

1. On trouvera des exemples de ce *style rémois* dans le grand ouvrage du comte de Bastard, pl. 122 et 124.

2. L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires,* p. 100.

3. C'est à tort que l'on a été porté à rajeunir le premier de ces manuscrits et à trop vieillir au contraire l'autre. La répétition identique de certains détails matériels dans la décoration, d'un caractère très particulier, prouve que les deux livres d'Évangiles en question sont du même temps et du même atelier que le Sacramentaire de Drogon.

naire, d'une part, et, d'autre part, les petites figurines qui décorent les canons dans les Évangiles d'Ebbon. La proximité relative des deux diocèses suffirait à expliquer le fait. Ebbon et Drogon ont occupé à la même époque, le premier, le siège de Reims, le second, celui de Metz. On comprendrait très bien que des calligraphes ou des artistes décorateurs aient franchi la distance séparant les deux villes pour prêter successivement aux deux prélats le concours de leur habileté, ou se soient mutuellement influencés. Cependant il est un point sur lequel les deux groupes des manuscrits de Reims et de Metz se différencient d'une manière nettement tranchée. C'est l'agencement et la décoration des grandes lettrines. Dans les trois volumes venus de Metz on ne trouve *jamais* ces entrelacements symétriques de listels avec des terminaisons en crosses, qui constituent au contraire *toujours* une des caractéristiques des manuscrits de Reims.

Revenons au Psautier d'Utrecht, pour examiner les deux autres éléments de critique, la lettrine ornée et le style du dessin.

Lettrine ornée. — La paléographie dans le Psautier ferait hésiter pour la question d'origine entre les groupes de Reims et de Metz. La lettrine qui ouvre le premier psaume, en tête du manuscrit, tranche la question. Cette lettrine, dont voici la reproduction, est du plus pur style rémois.



On voit, dans sa partie supérieure, les mêmes entrelacements réguliers de listels, aboutissant à des crosses, que l'on trouve dans les Évangiles d'Ebbon, les Évangiles de Saint-Thierry, et les autres volumes de Reims.

Style des dessins. — M. Delisle, comme je l'ai dit plus haut, a déjà indiqué un rapprochement à faire sous ce rapport, entre le Psautier d'Utrecht et le Sacramentaire de Drogon. Mais il est surtout un autre manuscrit où l'on retrouve absolument le même caractère du dessin; et ce manuscrit, c'est encore un de ceux du groupe de Reims, le plus célèbre d'entre eux, les Évangiles d'Ebbon de la bibliothèque d'Épernay.

Rien de plus frappant que de placer côte à côte le manuscrit d'Épernay et la reproduction par la photographie du manuscrit d'Utrecht.

L'illustration dans les Évangiles d'Épernay comprend quatre grandes miniatures, représentant les évangélistes, et de beaux canons placés sous des portiques à frontons de style corinthien, avec de petites figurines d'hommes, d'animaux ou de plantes disposées au-dessus des rampants du fronton. Toute cette décoration est peinte d'or et de couleurs, mais le coloriage n'empêche pas d'apprécier le dessin, et dans celui-ci il est impossible vraiment de ne pas reconnaître le style, j'oserais presque dire, pour certains endroits [1], la main même de l'auteur des illustrations du Psautier d'Utrecht. C'est, en effet, ce même caractère, d'autant plus frappant qu'il est plus personnel et plus original, cette même manière de jeter le trait de plume, cette même apparence des draperies et des figures comme fouettés par un violent courant oblique. Plus on descend dans le détail, plus les analogies se multiplient. On pourrait dresser une table de points de comparaison, qui serait absolument éloquente, entre des personnages, des animaux et jusqu'à des constructions et des arbres, ici peints dans les évangiles d'Ebbon et là tracés à l'encre dans le Psautier d'Utrecht.

Nous nous bornerons à quelques exemples.

Voici, sur la première des planches jointes à ce travail (n° 1), une figure d'évangéliste prise dans le Psautier. Pour la

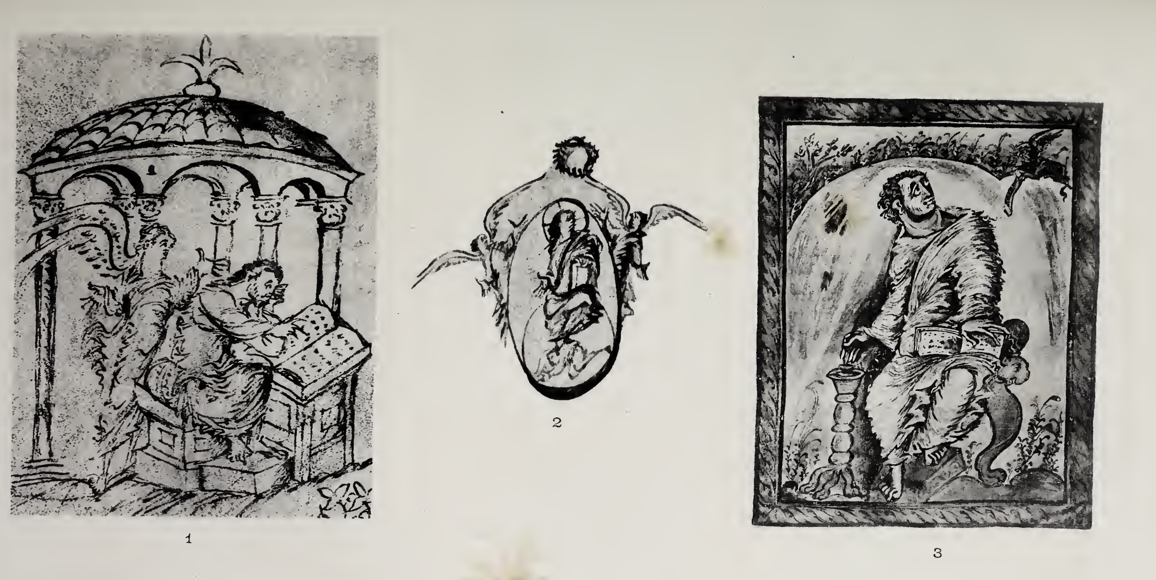
1. Ainsi pour deux figurines d'hommes assis, sur un des frontons des canons (fol. 14^b du ms.) et surtout pour les motifs esquissés dans le fond de la peinture de saint Mathieu (fol. 18^b).

pose, cette figure, rappelle de très près le saint Mathieu du ms. d'Épernay. Quant au rendu des détails et au jet des draperies, on peut la comparer avec le saint Marc d'Épernay, que nous mettons en regard sur cette même planche (n° 3). Entre les deux (n° 2) est une petite figure de Christ glorieux, tirée du Psautier. Cette figurine ne semble-t-elle pas, tant il y a d'analogie, être comme l'esquisse du saint Marc d'Épernay?

Sur la seconde de nos planches, nous réunissons des personnages, les uns venant du Psautier, les autres calqués jadis par M. de Bastard sur les canons des Évangiles d'Épernay. On pourra étendre la confrontation avec la reproduction photographique du Psautier d'Utrecht, à l'aide de trois des planches de l'ouvrage de M. Bastard, et des dessins jadis relevés par M. Aubert pour la Société nationale des Antiquaires de France [1]. Mais il faudrait surtout pouvoir montrer, sur l'original même du manuscrit d'Épernay, les petits motifs placés dans le fond de la peinture de saint Mathieu, au-dessus de la tête de l'évangéliste. Ces motifs, dont la légèreté d'exécution ne se prête malheureusement pas à la reproduction, ne sont en quelque sorte qu'indiqués, d'une manière sommaire. Par là, ils se rapprochent de ce caractère d'esquisse qui domine dans le Psautier. Aussi la ressemblance y devient-elle extraordinaire. Il y a là un ange à mi-corps, deux édifices à frontons, de style antique, avec les tuiles des toits marquées par des lignes se coupant à angle droit, des plantes, un arbre en parasol, qui ne diffèrent de représentations similaires existant dans le Psautier d'Utrecht que par la seule nuance du trait, rose et or avec quelques rehauts de gouache, au lieu d'être simplement à l'encre.

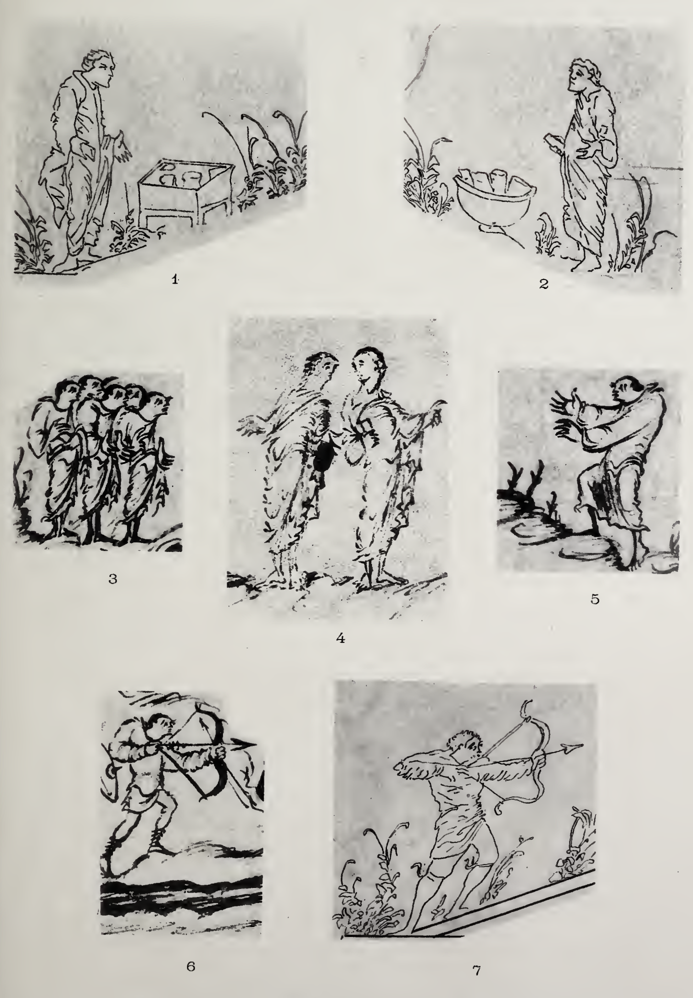
Ainsi cette question du Psautier d'Utrecht, qui a si fortement divisé les érudits, nous paraît maintenant s'éclaircir singulièrement. Par les caractères paléographiques de l'écriture onciale, le Psautier d'Utrecht se rattache aux deux groupes des manuscrits de Reims et de Metz. L'agen-

1. Voir les indications bibliographiques plus haut, p. 11, note 2.



1 & 2. — *Dessins dans le Psautier d'Utrecht.*

3. — *Peinture de Saint Marc dans les Évangiles d'Ebbon.*



1, 2 & 7. — *Figures sur les frontons des Canons dans les Évangiles d'Ebbon* (calques du Cte de Bastard).

3 à 6. — *Dessins dans le Psautier d'Utrecht.*

cement décoratif de son initiale historiée le classe décidément parmi les manuscrits de Reims. Enfin, entre tous les manuscrits de Reims, le caractère du dessin l'apparente d'une façon plus particulière avec les Évangiles d'Ebbon. Entre ce dernier manuscrit et le Psautier d'Utrecht, sauf que dans celui-là les figures sont peintes et dans celui-ci seulement tracées à la plume, il y a véritablement identité sur tous les points : paléographie, ornementation des initiales, illustration. Dans les cas analogues, la science admet, et l'expérience a confirmé, que de la ressemblance matérielle on peut conclure à la communauté d'origine. Il ne serait que strictement légitime d'appliquer ici le principe. Le Psautier d'Utrecht est lié de la façon la plus étroite aux Évangiles d'Ebbon. Or, sur l'origine de ce manuscrit nous sommes renseignés d'une façon certaine. Il a été exécuté dans le diocèse de Reims, pendant la première moitié du IXe siècle, exactement entre 816 et 845. Si l'on admet nos conclusions, nous aurions dans cette indication de contrée et de date la solution définitive pour le problème posé jusqu'ici par le Psautier d'Utrecht.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

